

l'amiral de Grasse, héros de l'Indépendance américaine [Jean-Jacques Antier]

Autor(en): **Candaux, J.-D.**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **16 (1966)**

Heft 2

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

JEAN-JACQUES ANTIER, *L'amiral de Grasse, héros de l'Indépendance américaine*. Paris, Plon, 1965. In-8°, 479 p., 16 pl. h.-t., 4 cartes.

François-Joseph de Grasse (1722—1788) ne jouit pas de la célébrité que s'est acquise son contemporain, le bailli de Suffren : leurs deux carrières, pourtant, présentent de nombreuses analogies.

De bonne noblesse provençale comme Suffren, formé comme lui dans les « auberges » et sur les galères de l'Ordre de Malte, Grasse servit son roi sur mer pendant quarante ans. Il vécut ce temps de décadence que marqua pour la marine française le milieu du XVIII^e siècle, il participa au redressement qui s'amorça sous l'égide de Choiseul dès 1765. Ayant exercé divers commandements dans les escadres envoyées aux Antilles, il fut désigné en 1781 par Louis XVI comme chef de la flotte atlantique. C'est en cette qualité qu'il dirigea, la même année, une expédition jusqu'à la baie de la Chesapeake. En interceptant les secours destinés à la garnison anglaise de Yorktown, la flotte commandée par l'amiral de Grasse permit aux troupes du général Washington de faire tomber la forteresse britannique et de remporter ainsi, au moment crucial, un succès décisif. Plusieurs historiens modernes confirment le jugement des contemporains : ce fut à la bataille de la Chesapeake que se joua l'issue de la Guerre d'Indépendance.

Pour la France, cependant, cette victoire fut sans lendemain immédiat : en avril 1782, la flotte de Grasse essayait, au contraire, une défaite assez spectaculaire au large de la Dominique. Fait prisonnier, l'amiral fut conduit à Londres, où il fréquenta la Cour, et recouvra bientôt la liberté à la faveur de la paix qu'il contribua d'ailleurs à négocier. Mais il commit alors l'erreur de vouloir justifier publiquement sa conduite. Le *Mémoire* qu'il répandit en 1783 provoqua la réunion d'un Conseil de guerre dont les sentences, favorables à sa cause, ne lui épargnèrent cependant pas la disgrâce de Louis XVI, que le scandale avait mécontenté. Tandis que Suffren, auréolé de la gloire de ses victoires aux Indes, achevait sa carrière à Versailles, Grasse dut se retirer dans sa terre de Tilly où il mourut, oublié, la même année que Suffren d'ailleurs.

M. Antier, qui s'est fait connaître déjà par diverses publications maritimes, a tenté de réhabiliter ce marin méconnu. Son récit se lit fort agréablement. On peut regretter que les références aux documents d'archives et aux autres sources consultées ne soient pas indiquées pour chaque chapitre. Mais on appréciera, en revanche, l'art avec lequel sont décrites les batailles navales, grandes ou petites, qui ponctuèrent la carrière de Grasse : ces pages ne pouvaient être écrites que par un connaisseur de la mer.

Nous avouerons cependant que le plaidoyer de M. Antier, pour habile qu'il soit, ne nous a pas entièrement convaincus. On se demande si le rôle capital joué par Grasse à la Chesapeake ne fut pas l'effet d'un hasard heureux plutôt que le fruit savamment mûri d'une brillante manœuvre. En dehors de cet épisode — et c'est M. Antier lui-même qui nous l'apprend — l'amiral ne s'est guère signalé par son sens de la stratégie et a donné même plusieurs

exemples de maladresse notoire. Que, malgré ses erreurs et sa défaite finale, Grasse ait été un grand capitaine, soit ! Mais un marin de génie, non pas.

Genève

J.-D. Candaux

GUY DUMAS, *La fin de la République de Venise, aspects et reflets littéraires*. Paris, Presses universitaires de France, 1964. In-8°, 652 p. (Publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de Rennes).

Il n'est pas facile de porter un jugement équitable sur ce copieux ouvrage issu d'une thèse de Sorbonne.

Les mérites de l'auteur sont pourtant des plus évidents : son style est aisé et même attachant ; son information, solide et bien étayée, repose sur des dépouillements d'archives et d'autres fonds manuscrits (celui du Musée civique de Padoue, notamment, a été mis à contribution). Son enquête ne s'est pas limitée à la seule ville de Venise, mais s'est efforcée, à juste titre, d'englober aussi les pays de « Terre-Ferme » et les possessions vénitiennes de l'Adriatique.

Mais quel est donc l'objet de cette enquête ? « Nous nous sommes proposé, déclare l'auteur (p. 9), de montrer d'abord la valeur et l'intensité de la vie intellectuelle dans les Etats vénitiens et les sentiments des populations à l'égard de leur Prince, immédiatement avant la fin de l'Ancien Régime, ensuite les principaux courants de pensée et leur mode d'expression dans la Venise démocratisée de 1797 (...) et enfin les traces et les regrets laissés dans la littérature du XIX^e siècle par le souvenir de la Sérénissime et de sa disparition. »

Le volet central de ce vaste triptyque est incontestablement le meilleur. M. Dumas y montre comment l'éphémère régime de 1797 fut accueilli par l'opinion vénitienne, y suscitant tour à tour l'enthousiasme et la désillusion ; il signale les ralliements les plus spectaculaires et délimite les zones d'opposition. De ce point de vue, il analyse les réactions des principaux écrivains du temps ; il étudie ensuite, avec soin, les publications, toujours abondantes et contrastées, de la presse vénitienne (un chapitre entier est consacré au journaliste patriote Vittorio Barzoni) ; il passe en revue, rapidement, les caricatures politiques contemporaines ; il retrace les avatars du théâtre démocratique dont l'essor s'accompagna d'une étonnante floraison d'œuvres nouvelles ; il examine également le rôle joué par la Société d'instruction publique, où Foscolo prononça des discours retentissants. Deux chapitres, un peu marginaux, traitent encore de l'enlèvement des œuvres d'art par les Français et des modifications apportées au calendrier, à l'heure et aux monnaies.

Tout cela est du plus vif intérêt et aurait formé à soi seul, sur l'« esprit public » de la Venise démocratique de 1797, un excellent ouvrage de 200 à 300 pages. Le malheur, c'est que le livre de M. Dumas en compte 600 (bien qu'il soit dépourvu de tout index) et que le surplus y est souvent superflu.